

La démocratie impossible? Politique et modernité chez Weber et Habermas d'Yves Sintomer, Paris, La Découverte, 1999, 404 p.

Jean-Rodrigue Paré

Volume 20, numéro 1, 2001

Enjeux contemporains du républicanisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040260ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040260ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, J.-R. (2001). Compte rendu de [*La démocratie impossible? Politique et modernité chez Weber et Habermas* d'Yves Sintomer, Paris, La Découverte, 1999, 404 p.] *Politique et Sociétés*, 20(1), 173–175.
<https://doi.org/10.7202/040260ar>

La démocratie impossible ? Politique et modernité chez Weber et Habermas

d'Yves Sintomer, Paris, La Découverte, 1999, 404 p.

Ce livre veut démontrer que l'œuvre de Jürgen Habermas constitue une théorie alternative « avantageuse » par rapport aux théories « élitistes » de la démocratie inspirées de l'œuvre de Max Weber. Selon ces théories, estime Y. Sintomer, il serait illusoire de penser que la démocratie puisse être autre chose qu'une des multiples formes possibles de « domination ». La théorie de M. Weber n'en constitue pas moins, selon l'auteur, un « défi », en ce sens qu'une théorie contemporaine de la démocratie ne saurait s'imposer sans prendre la mesure du soupçon wébérien sur la possibilité d'atténuer la domination dans les États du XX^e siècle qui trouvent leur légitimation dans l'idéal démocratique. Ce défi incontournable, ironiquement, trouve en fait sa source dans la désinvolture avec laquelle M. Weber congédie le problème de la démocratie en l'identifiant à un régime politique instable et transitoire ne pouvant déboucher que sur la domination d'administrateurs qui gèrent comme des dilettantes, la dictature de parti ou, au mieux, un système de légitimation plébiscitaire du chef charismatique. Avec son concept d'« agir communicationnel », J. Habermas serait parvenu, selon Y. Sintomer, à relever le défi wébérien : « Toute communication implique les présupposés inconditionnés de la prétention à la validité rationnelle des assertions, de la recherche coopérative de la vérité et de la possibilité de l'accord rationnel (sur le plan cognitif comme sur le plan normatif). En même temps, toute communication est toujours située, marquée par des limites culturelles, des contraintes temporelles ou informationnelles, des différences matérielles et symboliques (...). Toute communication est donc à la fois intramondaine et transcendante. En découle une tension interne, une dynamique qui pousse vers l'universalisation et l'entente (...). Le défi wébérien se trouve *ipso facto* relevé » (p. 274-275).

Pour stimulante que puisse être cette conclusion, elle aurait été bien loin d'ébranler M. Weber. Acceptant la thèse de J. Habermas suivant laquelle le concept d'agir communicationnel se trouve au croisement du « fait » et de la « valeur », Y. Sintomer fait l'erreur de croire que M. Weber n'a jamais été confronté à une théorie qui fait le pont de manière convaincante entre les sphères irréconciliables du monde et de la transcendance. Aux yeux de M. Weber, la théorie de J. Habermas serait apparue comme l'importation dans la philosophie du langage d'un argument néokantien classique : le fait que nul être humain ne peut de manière cohérente s'extraire de la communication avec les autres êtres humains ou s'enfermer dans un autisme absolu fonde l'universalité formelle de la communication. Cette universalité formelle est la condition transcendantale de tout dialogue concret, peu importe son contenu. La démocratie, à la fois comme régime et comme mode de socialisation, constitue l'incarnation mondaine la plus achevée de cette

universalité. Le philosophe néokantien H. Rickert, un ami de M. Weber, avait développé une argumentation analogue pour démontrer l'universalité du concept de culture. M. Weber s'appropriera les éléments formels de cette position et en fera les assises de toute sa méthodologie. Tout comme J. Habermas, H. Rickert prétendait que sa philosophie permettait de réconcilier le « fait » et la « valeur », ce que M. Weber considérait impossible par définition. Le livre de Y. Sintomer est donc assis sur des bases fragiles.

À mesure qu'on avance dans la lecture, on se rend compte que le titre du livre est trompeur, puisqu'il s'agit véritablement d'un livre sur la démocratie chez J. Habermas, précédé d'une centaine de pages résumant la pensée sociale de M. Weber. Le dialogue fictif entre les deux penseurs n'est que brièvement rappelé par la suite, et à peine effleuré en conclusion. Le compte rendu de la pensée de M. Weber en première partie, tout comme celui de la pensée de J. Habermas en seconde partie, sont tout à fait fidèles. Presque trop en fait, puisque Y. Sintomer paraît à son meilleur dans les discussions critiques dont il est malheureusement avare : « La critique habermassienne, pour juste qu'elle soit dans ses intentions (la défense d'une démocratie vivante opposée à la technicisation de la politique), est engluée dans un appareillage métaphysique dont les *a priori* ne semblent pas pouvoir satisfaire aux critères de réalisme requis par toute théorie « postwébérienne » de la démocratie » (p. 216). L'auteur pose bien certaines questions essentielles liées à la problématique démocratique contemporaine : « Si la démocratie ne peut plus être pensée comme l'institutionnalisation du droit naturel ou comme l'application politique de préceptes divins ou des caractéristiques transcendantales de l'Homme, en fonction de quoi peut-elle représenter un principe dont l'universalité ne soit pas purement empirique ? Comment une théorie de la démocratie peut-elle s'articuler de façon cohérente avec un discours normatif qui dépasse le relativisme radical ? » (p. 173). La réponse de M. Weber serait qu'elle ne le peut tout simplement pas. La réponse de J. Habermas serait qu'il faut qu'une telle théorie soit possible. En indiquant pertinemment ses réserves quant à l'idéalisme de la position habermassienne, Y. Sintomer affirme que le couplage des notions d'« agir communicationnel » et d'« espace public » rendent possible une conceptualisation « optimiste » de la démocratie qui puisse faire contrepoids à la position de M. Weber, sans pour autant faire apparaître la démocratie comme le *telos* de l'histoire. Les quelques pages sur la notion d'espace public me sont apparues les meilleures (p. 241 et s.). Après avoir décrit la théorie de l'agir communicationnel, Y. Sintomer aborde, dans le troisième chapitre de la seconde partie, l'importante transition opérée dans l'œuvre de J. Habermas avec la publication de *Droit et Démocratie*, livre où sa réflexion se déplace résolument sur le plan normatif, délaissant délibérément l'essentiel de son dialogue avec les sciences sociales. Là encore, l'exposé de Y. Sintomer est tout à fait fidèle et conventionnel, à la limite du résumé de lecture. Le livre semble tout à coup prendre un tournant lorsque l'auteur remet globalement en question la pertinence même de cette position normative. Y. Sintomer propose donc de

tester les concepts habermassiens sur des enjeux centraux de la démocratie contemporaine: l'avortement, la désobéissance civile, le multiculturalisme et la mondialisation. Cette idée originale d'une mise à l'épreuve fait l'objet du quatrième chapitre de la seconde partie. Le résultat est malheureusement médiocre, l'auteur se perdant souvent dans des classifications sémantiques, dans des digressions sur d'autres auteurs ou dans des énoncés de rectitude politique qui n'éclairent que de très loin la pensée de J. Habermas. En conclusion, l'auteur tente d'offrir de nouvelles avenues à la réflexion démocratique, mais s'égare en digressions sur le théâtre grec et autres thématiques qui auraient dû faire l'objet d'articles séparés ou d'annexes. En refermant le livre, on se rend compte que la confrontation annoncée entre M. Weber et J. Habermas n'a en fait jamais eu lieu. Y. Sintomer est-il finalement en mesure de juger si J. Habermas a relevé le défi wébérien ? La conclusion n'en dit pas un mot.

Jean-Rodrigue Paré
Queen's University